



QUOI DE NEUF ? LOUIS XVI !

Châteaux de sable, de Louis-Henri de La Rochefoucauld, Robert Laffont, 244 p., 19 €.

Depuis quelques livres, Louis-Henri de La Rochefoucauld (désigné plus loin par ses initiales pour gagner de la place) se moque de la Révolution française ; avec le nom qu'il porte, difficile de faire autrement : sa famille compte 14 guillotins ! Cette fois, il va plus loin et fait son « outing » de monarchiste.

Un soir de beuverie, il rencontre le fantôme de Louis XVI dans un bar de nuit. *Châteaux de sable* est à la fois un dialogue érudit avec un roi décapité et l'autoportrait d'un romancier aussi fauché que titré. Que reste-t-il de la noblesse française ? Un style de vie et une manière d'écrire – érudite, nonchalante et déchu. « *Obèse et dépressif* », Louis XVI vit sur l'île Saint-Louis, quai de Bourbon, bien sûr. Il est toujours aussi fan de montgolfières et de serrurerie. De tous les romans de la rentrée, *Châteaux de sable* est le plus amusant et élégant. Il raconte la Révolution française avec un regard frais : à mi-chemin entre Jean Teulé et Tocqueville. Après tout, la prise de la Bastille a eu lieu il y a 232 ans : avec sa virtuosité frivole, LHLR donne l'impression que c'était hier, et pas plus important que Mai 68, mai 1940, ou l'incendie du Fouquet's. Il flâne avec Marie-Antoinette mais, par courtoisie, évite les abords de la Conciergerie. Cette promenade dans le temps dégage un charme fou. LHLR ne comprend pas pourquoi la France a supprimé la monarchie sans rien mettre de grandiose à la place. La démocratie est si belle qu'elle mériterait peut-être de se remarier à la royauté. La France est si paumée, qu'a-t-elle à perdre ?

F. B.

LA VIE EN NOIR ET BLANC

Delta Blues, de Julien Delmaire, Grasset, 491 p., 24 €.

C'est une région de l'État du Mississippi, coincée entre le fleuve boueux et la rivière Yazoo, que l'on nomme le Delta. En 1932, cinq ans après la crue biblique qui a inspiré à Charley Patton la chanson *High Water Everywhere*, la chaleur anéantit le pays du coton. Les bourgades sont divisées en deux : la ville blanche, la ville noire. La ségrégation est démente. Betty, lavandière, et Steve, boulanger, deux jeunes Noirs, forment un couple survivant péniblement à leur lamentable condition. Les personnages abondent dans cette fresque ambitieuse : il y a la tante de Betty, sorcière pratiquant le vaudou importé du Dahomey par les esclaves, la divinité Papa Legba, roi des métamorphoses, une jeune chanteuse noire prostituée et son fils, un pasteur baptiste craintif soumis aux Blancs, un maire véreux qui fait appel au Ku Klux Klan pour conserver son poste, des bouilleurs de cru, une violence sourde. Enfin, il y a trois des pères fondateurs du fameux « Delta blues » donnant son titre au livre : Son House, Willie Brown et Robert Johnson. Il fallait beaucoup d'audace pour s'emparer d'un musicien aussi légendaire que Johnson et en faire un personnage de roman... Julien Delmaire s'en sort haut la main, et connaît par cœur toutes les mythologies du blues (souvent fantasmées par des musicologues blancs en manque d'informations fiables) : on a dit de Robert Johnson qu'il avait, nuitamment, vendu son âme au diable – ou à Papa Legba – à un carrefour, pour devenir bon guitariste –, mais on a raconté la même histoire à propos de son contemporain et quasi homonyme Tommy Johnson. Inutile d'être mélomane ou adorateur du blues pour goûter ce roman d'une densité extrême, déroulant des destins tragiques dans un pays où le racisme était sans limites. Delmaire est lyrique, son style poétique évoque un chant. En douze mesures.

N. U.



MON PÈRE CE HÉROS

Premier sang, d'Amélie Nothomb, Albin Michel, 180 p., 17,90 €.

Il ne faut pas sous-estimer la rage de survivre... Au seuil de la mort, l'homme voit sa vie défiler devant lui, dit-on. Patrick semble confirmer la rumeur face aux 12 combattants du peloton d'exécution congolais le mettant en joue un jour de 1964. De ses vingt-huit ans sur terre, il se souvient de tout : une enfance choyée auprès d'une grand-mère maternelle cherchant à combler les absences de sa mère ravagée par la mort de son mari lorsque Patrick avait 8 mois ; des vacances aux allures de scènes de *La Guerre des boutons* passées dans le château délabré d'une famille paternelle aussi noble que fauchée ; son copain d'école, Jacques, dragueur et tuberculeux ; ses années de fac de droit où, comme Cyrano de Bergerac, il écrivait des lettres d'amour à la place de son colocataire ; sa rencontre avec celle qui, après moult obstacles, deviendra sa femme ; ses premiers pas dans la diplomatie. Patrick est le père d'Amélie Nothomb et sa vie valait bien un livre.

Pour son trentième roman, l'écrivain aux chapeaux plonge sa plume dans son arbre généalogique. D'une écriture à la fois délicate et vive comme l'épée d'un hussard, elle prête sa voix à son père pour rédiger une vraie-fausse autobiographie. Ses mots choisis composent un hommage à Patrick Nothomb, négociateur lors de la prise d'otages de Stanleyville (ex-Congo belge) qui évita la mort de centaines d'hommes, femmes et enfants. Mais aussi la tendre déclaration d'amour posthume d'une fille à son père disparu l'année dernière. Il ne faut pas sous-estimer la rage d'écrire...

M. R.



LES FANTÔMES DU JAPON

Souvenirs du rivage des morts, de Michaël Prazan, Rivages, 368 p., 20 €.

Deux grands fantômes sanguinaires hantent l'histoire nippone du XX^e siècle : l'armée impériale des années 1930-1940 et l'Armée rouge japonaise des années 1970. Il arrive qu'ils se croisent dans la même famille. Yasukazu Sanso, fils d'un soldat de l'empereur, s'est jeté adolescent à corps perdu dans la lutte armée communiste. Des batailles rangées contre la police à la fac de Tokyo aux camps d'entraînement terroristes au Liban, de l'assassinat de sang-froid à l'attentat plus ou moins aveugle, il a œuvré aux côtés du sinistre Carlos et participé à des scènes de torture de « traîtres ». Mais ça, c'était avant. Il s'appelle désormais M. Mizuno et vit une retraite paisible. Jusqu'au jour où une rencontre fortuite le pousse à affronter ses démons. Et sa famille, qui ignorait son passé...

Un titre magnifique pour un livre aux allures de polar politique qui ne l'est pas moins, quoiqu'il évoque une mémoire sombre : le roman choc de Michaël Prazan est époustouflant d'ambition et de maîtrise narratives. Foin de toute moraline, l'écrivain et documentariste suit et creuse ses personnages avec une finesse et une profondeur psychologiques rares, fussent-ils détestables. À lire en complément du film *Onoda*, d'Arthur Harari, pour embrasser (un peu) la complexe âme japonaise contemporaine.

J.-Ch. B.



L'HISTOIRE EN HÉRITAGE

La Carte postale, d'Anne Berest, Grasset, 512 p., 24 €.

Elle a parfois l'air de s'excuser : Anne, la narratrice, est juive mais ne se sent pas juive. Il suffira d'un événement, inattendu et écœurant, pour qu'elle se pose la question : qu'est-ce qu'être juif dans une famille non religieuse ? Sa mère ne parlait pas ou peu des siens. Mais, en 2003, celle-ci reçoit une carte postale anonyme et perturbante : au recto quatre prénoms, ceux de ses grands-parents, de son oncle et de sa tante. Quatre noms pour quatre membres d'une famille disparus à jamais au camp d'Auschwitz en 1942. La carte postale est oubliée dans un tiroir : n'en parlons plus. Dix-huit ans plus tard, Anne ressent le besoin de découvrir qui en est l'auteur. Alors elle mène l'enquête, rencontre un détective privé, un graphologue, des témoins, se casse le nez et rebondit. Retrouve les traces de cette famille russe qui toute sa vie sera empêchée puisque juive. Passionnante de bout en bout, Anne Berest mêle la grande Histoire à la petite, parcourt les années et les kilomètres pour mieux comprendre l'effrayant destin de ses aïeux, son héritage. Sous nos yeux, elle s'enhardit, comme poussée par une force lointaine. Et, si elle réussit à résoudre son énigme, elle démêlera bien d'autres fils.

L. C.

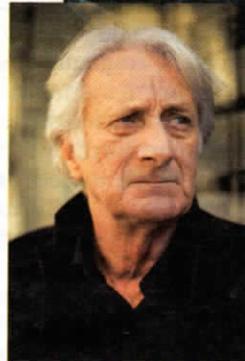
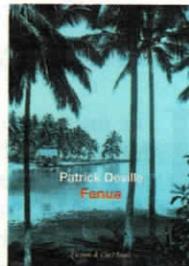


LE DIABLE EST DANS LES DÉTAILS

Fenua, de Patrick Deville, Seuil, 362 p., 20 €.

Quand il avait l'avenir devant lui, et sous les yeux, le lazaret de Mindin, en Loire-Atlantique, Patrick Deville se demandait si Tahiti existait vraiment. Son père, qui n'avait jamais voyagé, s'était pris de passion pour l'expédition du Kon-Tiki : ces histoires de plumes rouges et de sauvages guerriers, de lagons et de pirogues à balancier étaient de nature à enflammer l'imagination d'un enfant. L'écriture serait-elle le combustible de l'insatiable découvreur qu'il est devenu ? Une chose est sûre : l'auteur de *Peste et choléra* a de la suite dans les idées. Soixante ans après ses robinsonnades immobiles, il nous entraîne en Polynésie. À peine la surface de la Corse, toutes îles confondues, mais l'infini de ceux que l'inconnu démange ! Parmi eux : le médecin de marine Gustave Viaud, qui fixa sur calotypes l'éden autarcique et Pomaré IV, sa souveraine ; Gauguin, le désenchanté sauvage des nabis ; plus tard Alain Gerbault et Bernard Moitessier, derniers croisés du rêve avant les essais nucléaires du Centre d'expérimentation du Pacifique. Lors du tournage du *Guépard*, Visconti exigeait que Claudia Cardinale portât des dessous d'époque ; Deville a le même souci du détail. Et chaque détail signe une résurrection. Connaître le menu du banquet donné pour Gauguin, avant son embarquement pour Papeete en avril 1891, c'est échapper au temps, échapper aussi à la pesanteur d'être soi. En cette rentrée littéraire plus nombriliste que jamais, on ne saurait bouder cette captivante issue de secours.

É. B.



LE BIFFIN DE BARBÈS

Mon business model, de Julien Gangnet, Le Dilettante, 222 p., 17,50 €.

Joseph Hakim est un jeune loser qui se retrouve employé dans une société « produisant du contenu ». Il s'agit de « bitoubi » conçu pour vendre à des sites internet ou à des chaînes d'info en continu des scoops sensationnalistes à peine vérifiés. Hakim, malin et ambitieux, exploite à fond la bêtise et le cynisme de ces nouveaux médias en rôdant aux alentours de Barbès, dans le XVIII^e arrondissement de Paris. Il prend du galon, puis, enhardi, démissionne, monte sa propre agence, et finit par vendre des infos aux États-Unis considérant Paris comme une « no-go zone ». Entre-temps, il a retrouvé un ami d'enfance devenu marabout qui lui sert de psy. Hakim a une grosse faille qui lui fait du mal : sa jeunesse. Installé à Aubervilliers avec pour employés une bande de tocards dont certains carburent au crack, il marche, aperçoit un enfant triste maltraité par sa mère, recense les écoles du quartier et décide de punir les mauvais parents comme un justicier dans la ville. C'est du brutal... Julien Gangnet vole comme un papillon et pique comme un frelon ; c'est ainsi qu'il écrit. Le Mohamed Ali de la littérature française envoie crochets et uppercuts (quand il ne casse pas les rotules à coups d'antivol) en sautillant, et décape au Kärcher le monde moderne avec ce premier roman hilarant, féroce, jouissif. On risque d'entendre à nouveau parler de lui.

N. U.



LA VIE MALGRÉ TOUT

S'adapter, de Clara Dupont-Monod, Stock, 200 p., 18,50 €.

Lorsque l'enfant paraît, la joie s'installe dans la maison. Mais si cet enfant s'avère lourdement handicapé et promis à une vie courte, d'autres émotions, pensées et sentiments envahissent la famille. Il y a l'aîné de la fratrie, meneur d'une bande de cousins admiratifs, un poil arrogant et sûr de lui, qui décide de faire corps avec l'enfant, le protéger, s'en occuper jusqu'à en oublier les autres et lui-même. Il y a la cadette, pleine de vitalité et d'allégresse, qui en veut au petit être condamné d'avoir fracturé le bonheur familial et préfère l'ignorer tant il la dégoûte. Et puis, il y a le dernier. Né après la mort du cadet, il n'ose pas poser de question, mais sent en permanence la présence absente de ce frère qu'il n'a pas connu et se réfugie dans les bras enveloppants de la nature. Parce que lorsque l'on grandit dans un hameau à l'ombre des montagnes cévenoles, les arbres, les ruisseaux et les animaux offrent un écrin idéal pour les âmes en peine. Au point que Clara Dupont-Monod a audacieusement confié le soin de raconter cette histoire aux pierres bordant la maison. Poétique, délicat, tendre, *S'adapter* est un conte tragique et lumineux à la fois. Une ode merveilleuse à la vie.

M. R.



MAL DE MÈRE

Revenir à toi, de Léonor de Récondo, Grasset, 180 p., 18 €.

Dans cinq jours, Magdalena commence les répétitions de la pièce *Antigone*, qu'elle doit jouer à Avignon l'été prochain. Immense actrice, elle a incarné les plus grands rôles du répertoire avec une intensité qui lui a valu reconnaissance, triomphe et gloire. Endosser la vie d'un personnage lui permet de combler le vide qu'elle sent en elle depuis la disparition de sa mère, Apollonia, lorsqu'elle avait 11 ans. Quand son agent lui annonce que l'on a retrouvé sa trace, Magdalena part immédiatement la rejoindre. Mais pas âme qui vive dans la maison éclusière du Lot-et-Garonne où elle est supposée vivre. Qu'à cela ne tienne, Magdalena plante une tente dans le jardin et attend. Apollonia finit par rentrer chez elle, mais les retrouvailles ne sont pas celles que Magdalena espérait. Qu'importe : elle a le temps. Et veut savoir ce qu'il s'est passé il y a trente ans. Violoniste baroque, auteur d'*Amours* – couronné de nombreux prix –, Léonor de Récondo explore dans son nouveau roman les blessures souvent inguérissables de l'enfance. Entre flashback et hommages aux grands mythes littéraires, elle décrit tout en pudeur la réconciliation d'une femme avec sa mère. Et d'une femme avec elle-même.

M. R.



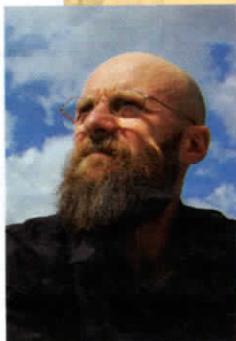
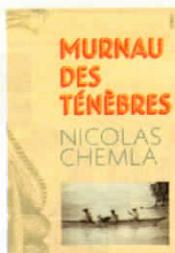
MURNAU À BORA BORA

Murnau des ténèbres, de Nicolas Chemla, Le Cherche Midi, 235 p., 19 €.

Parmi les 500 romans de l'automne, épluchés par votre serviteur avec la circonspection d'un garçon de café inspectant des photocopies de QR code, *Murnau des ténèbres* est de loin la plus incroyable surprise. Nicolas Chemla est allé déterrer le dernier film du génie du cinéma muet, Friedrich Murnau, *Tabou*, tourné à Tahiti et Bora Bora en 1929, et en a conçu une aventure de toute beauté, à la fois onirique et délabrée. Les romans sur le cinéma sont indispensables en ce moment puisque le cinéma se meurt, remplacé par des personnages en body moulant qui s'entre-tuent dans des téléphones mobiles. Jonathan Coe a réussi la même prouesse avec *Billy Wilder et moi* : quoi de plus romantique qu'un crépuscule ? L'histoire débute au sud de Tahiti en 2008. Sur une plage paradisiaque, le narrateur rencontre un vieillard tatoué qui lui conte le tournage désastreux de *Tabou* un siècle plus tôt. Après quelques joints, la réalité devient rêve, on se croirait au bout du fleuve de Conrad... Murnau voulait recréer le paradis, et il en est mort. Un monde disparu ressuscite grâce au talent éblouissant de Nicolas Chemla. Rares sont les livres qui enchantent comme ce *Murnau des ténèbres*. Ce voyage féerique exhale un parfum de nostalgie déchirant et d'exotisme révolu. Chemla m'a fait découvrir *Tabou* *, « le plus grand film du plus grand auteur de films » selon Éric Rohmer, dont chaque plan est un tableau de Gauguin. Il procure surtout un plaisir infini et un espoir démesuré : et si la dernière chance du 7^e art était la littérature ?

F. B.

* Visible gratuitement sur YouTube !

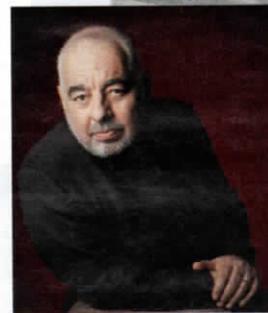


LE VRAI DU FAUX

Au printemps des monstres, de Philippe Jaenada, Miallet-Barrault Éditeurs, 752 p., 23 €.

C'est un fait divers que les moins de 60 ans ne peuvent pas connaître. Une affaire sordide : en 1964, un enfant de 11 ans, Luc Taron, est retrouvé mort, assassiné, dans une forêt près de Paris. Très vite, son présumé meurtrier inonde la presse, la police, les parents de l'enfant, de lettres délirantes qu'il signe l'Étrangleur. Un faux pas et voilà notre homme arrêté. C'est Lucien Léger, c'est un dément. Affaire pliée ? Pas si vite ! Car celui qui a tout avoué revient sur ses dires. Il n'est, dit-il, qu'un bouc émissaire, victime d'un complot. Toute cette histoire ne pouvait que passionner Philippe Jaenada et ses lecteurs avec lui. Il mettra quatre ans à mener son enquête, à fouiner, à chercher ce qui coince. Ce qu'il trouve n'est pas beau à voir : dans ce Paris des années 1960 où quelques-uns s'enrichissent on ne sait trop comment, ou d'autres vivent dans une misère noire, les plus respectables s'avèrent être des sales types, les folles des femmes perdues, les meurtriers des hommes d'honneur. L'auteur fouille, certain que la justice a bâclé son travail. Il nous régale de ses fameuses digressions car, n'en doutons pas, Jaenada est le plus drôle de nos écrivains : nous n'irons plus chez le dentiste sans penser à lui. Des digressions, donc, comme autant de petites respirations hors de ce bourbier malfaisant où on ne sait plus que croire, qui croire. Une seule vérité, indiscutable celle-là : Lucien Léger a passé quarante et un ans en prison pour un meurtre qu'il jure n'avoir pas commis.

L. C.



LA TERRE ET LES MORTS

Furies, de Julie Ruocco, Actes Sud, 288 p., 20 €.

À la frontière turco-syrienne, Bérénice, jeune archéologue française transformée en trafiquante d'antiquités, recueille une enfant abandonnée. C'est là aussi qu'elle rencontre Asim, réfugié syrien fabriquant de faux papiers. Avant cela, l'ancien pompier était devenu fossoyeur. Celle qui déterre « *des choses ancestrales et éternelles* » et celui qui ensevelit les morts se retrouvent autour d'un combat commun. Ils vont prolonger l'œuvre de la sœur d'Asim, tombée pour une Syrie démocratique, qui se fit l'archiviste de la mémoire des victimes et des identités des bourreaux. Leur périple les mènera au Kurdistan syrien auprès de combattantes peshmergas.

Sans didactisme ni manichéisme, Julie Ruocco retrace une géographie de l'horreur au sein de laquelle les crimes de masse du régime d'Assad croisent ceux de l'État islamique et de ses fanatiques parfois venus de France avec des fantômes d'esclaves se rêvant en sultans barbares. Ce premier roman impressionne par son ampleur, son âpreté, son souffle, sa langue aussi magnétique que précise. *Furies* convoque la tragédie antique et les anciens mythes, brasse destins collectifs et individuels. Jusque dans les dernières pages poignantes et lumineuses.

C. A.

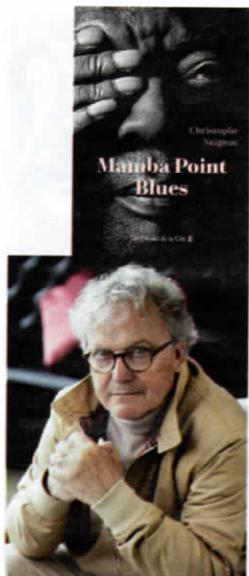
L'AMNÉSIE ET LA MÉMOIRE

Une vie cachée, de Thierry Hesse, L'Olivier, 184 p., 17 €.

Tout commence par la perte d'une relique. Puis son oubli : l'étape indispensable pour qui veut se souvenir et comprendre. L'énigme où s'aventure, fasciné, le narrateur, s'attache à la photo d'un soldat en uniforme allemand. Sur ce portrait-carte du début du XX^e siècle pose un orgueilleux jeune homme qu'il a toujours connu solitaire et diminué : son grand-père, François Etgen, dit « Franz ». En 1974, alors qu'il n'avait que 7 ans, ses parents l'avaient confié à ce veuf exilé au fond d'un HLM accueillant comme un tunnel. Nous sommes à Metz, en Lorraine. Dans cette ville où l'histoire s'emmêle de géographie, les patronymes vacillent, comme les frontières, entre désir d'amnésie et devoir de mémoire. Sa réclusion, « Franz » se l'est-elle imposée comme une épreuve ? « *La majorité des vies que l'on observe [...] n'ont rien de très mouvementé ni d'assez passionnant pour mériter d'être racontées. Sauf que ce cours tranquille dissimule parfois des trous sombres.* » Thierry Hesse n'est pas le seul auteur de cette rentrée 2021 à lancer son filet vers ses ancêtres. Son enquête, pauvre en archives mais riche en émotions, est la plus convaincante. Pour sa profondeur, son économie, sa justesse. Autant dire, son style. *É. B.*



IL ÉTAIT UNE FOIS EN AFRIQUE

Mamba Point Blues, de Christophe Naugeon, Les Presses de la Cité, 544 p., 21 €.

Année 1918. Des casseroles, des cloches, des bouts de ferraille... Quand il n'a pas de djembé, Jules, percussionniste de génie, tape sur tout ce qu'il trouve. Franco-Sénégalais anglophone par sa mère, il est l'interprète du 369^e régiment des États-Unis entièrement composé de Noirs et découvre le jazz grâce aux membres du Harlem's Rattlers Band, qui troquent fusils et baïonnettes pour saxos et trompettes dès qu'ils en ont l'occasion. Armistice, démobilisation : Jules rentre à Dakar. Entre des études de droit et la musique, le choix est vite fait : il part rejoindre les Rattlers à New York. La suite ? Un tour d'Amérique virant au vinaigre aux abords des États sudistes ; la découverte d'une lointaine cousine, militante pour les droits civiques ; des concerts dans des clubs new-yorkais où le gratin sabre le champagne malgré la prohibition ; une tournée auréolée de succès en France avec Joséphine Baker ; une expédition en Afrique avec l'écrivain-espion Graham Greene... Pas après pas, Jules remonte le fil d'un passé familial aussi trouble qu'incomplet. Christophe Naugeon ne retrace pas que le destin incroyable d'un homme. Des Ardennes à Monrovia, en passant par Paris, Harlem et la Nouvelle-Angleterre, il raconte, tambour battant et dans un style qui swingue volontiers, l'histoire du Liberia et des esclaves africains affranchis. Avec une musique de fond idéale : du jazz.

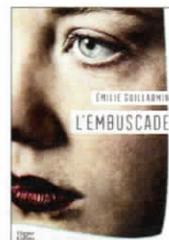
M. R.

PAS DE CORPS ? PAS DE MORT !

L'Embassade, d'Émilie Guillaumin, Harper Collins, 293 p., 17 €.

Par un (lourd) matin d'été, Clémence reçoit à domicile la visite d'une délégation d'officiers, aussi gênés que guindés. On lui annonce que son mari, l'adjudant Cédric Delmas, membre des forces spéciales, est tombé dans une embuscade avec cinq de ses camarades. Où ? Quand ? Comment ? Elle sent bien qu'on lui cache quelque chose, pour ne pas dire l'essentiel. Les dépouilles sont finalement rapatriées. Sauf deux, dont celle de Cédric. L'espoir renaît : « Une nouvelle fois, comme un refrain lancinant, une comptine que j'avais oubliée, les six mots de la survie ont infiltré mon esprit : pas de corps, pas de mort. » Avec dignité mais ténacité, la « veuve de guerre » (« l'expression était d'une laideur archaïque mais non dépourvue de noblesse ») se lance dans une croisade pour la vérité, afin que ses trois garçons sachent un jour pourquoi leur père est mort au champ d'horreur. Face à une grande muette, plus taiseuse que jamais, elle lutte pied à pied, ne lâche rien. La voici plongée dans les arcanes de la guerre secrète menée par la France en Syrie et en Irak. Un contre-djihad qui ne fait pas la une de la presse mais tue le mal au germe. Ancienne volontaire de l'armée de terre et diplômée en criminologie, Émilie Guillaumin maîtrise parfaitement son sujet. L'intrigue et le suspense, le ton et le style, font de ce premier roman atypique (l'institution militaire vue par une femme de soldat) un temps fort de la moisson littéraire 2021.

J.-L. T.



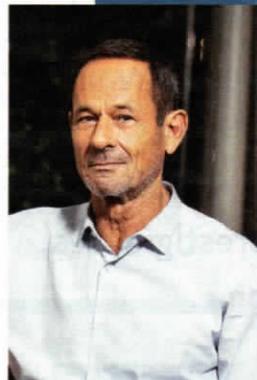
SI JE T'OUBLIE, KURDISTAN

S'il n'en reste qu'une, de Patrice Franceschi, Grasset, 237 p., 19,50 €.

Dans le Rojava, leurs noms sont légendes. Par la manière dont elles ont vécu et dont elles sont mortes – héroïquement, les armes à la main –, Gulistan et Tékochine inspirent un respect et une admiration qui ont fini par traverser les frontières et les années. D'autant qu'une rumeur – qui s'avérera exacte – prétend qu'elles sont enterrées ensemble. Que se cache-t-il derrière cette mystérieuse démarche ? Pourquoi des zones d'ombre et des informations contradictoires circulent-elles à leur sujet ? C'est pour répondre à ces questions qu'une journaliste australienne décide de se rendre au Kurdistan. Pour écrire un article et peut-être un livre sur ces héroïnes de la liberté qui ont contribué à défaire l'État islamique, mais dont l'Occident a abandonné leurs compagnes et compagnons d'armes depuis aux griffes turques.

Patrice Franceschi connaît le Moyen-Orient comme la poche de sa veste de baroudeur infatigable. Écrivain de marine, il est aussi à l'aise sur la terre ferme, dans les plaines, sur les plateaux et au cœur des villes (Kobané, Raqqa...) qui forment le décor dantesque et tragique de son roman, entre Syrie et Anatolie. Il a surtout une connaissance intime du quotidien des combattantes kurdes – les fameuses Yapajas. Avec des accents schoendoerfferiens, il fait défiler des personnages magnifiques, perclus de dilemmes moraux et de doutes sur le sens et l'utilité de leurs combats. Ici, certaines défaites ont des goûts de victoire et réciproquement. Et son roman, la beauté des tragédies antiques.

J.-Ch. B.



LE DÉSENCHANTÉ

Basculer, de Florian Forestier, Belfond, 325 p., 19 €.

Chaque génération ses illusions perdues. Gageons ici que s'il était né en 1981, comme l'auteur, avait fait son chemin depuis l'ENA jusqu'aux think tanks de l'Élysée, connu le port du masque par temps de pandémie, Balzac aurait souscrit à ce bréviaire du désenchantement. *Basculer* ne serait que bien troussé, à l'instar des proses que livrent à chaque saison les Rastignac biberonnés aux *Inrocks*, nous aurions passé notre chemin. Un roman ne se bâtit pas qu'à l'habileté, le ressenti est son catalyseur, dût-il irradier les confessions d'un haut fonctionnaire, qui, par goût du pouvoir et pour mieux l'approcher, avait mis ses affects en sourdine. À travers le parcours de Daniel, depuis ses débuts prometteurs jusqu'à sa chute en montagne, ses liens avec Julie, étoile montante en politique, Mathilde, la cinéaste aux dents longues, Stanislas, théoricien de l'effondrement, Florian Forestier explore les séductions et les dérives d'un système en lequel, tel son héros, il aura osé croire. « *Le piège fonctionnaire. Depuis des années, le piège qui dégoûte des livres qu'on aimait, dégoûte de soi, fait lentement de vous un clone de l'agent Smith...* » Son premier roman tendra à certains un cruel miroir...

É. B.



LE CHÂTEAU DE MON PÈRE

Les Contreforts, de Guillaume Sire, Calmann-Lévy, 352 p., 19,90 €.

Rien ne va plus pour Léon de Testasecca. Son château de Montrafet sur les contreforts des Corbières menace de s'effondrer. L'expropriation est plus qu'une hypothèse. Comment financer les coûteux travaux alors que les crédits, les tracasseries administratives, les vieilles rancœurs de voisins et les magouilles immobilières s'accumulent ? Comment repousser ces chevreuils dont on ne sait si la présence invasive obéit à Dieu ou au diable ? L'aristocrate, bagarreur et porté sur la bouteille, qui se proclame « anarchiste de droit divin », voudrait produire son propre vin, un objet « de culture et de nature » reflétant le caractère de ce pays, mais là encore l'argent manque. Sa femme Diane, la « princesse parisienne » qu'enleva un jour le « Minotaure des Corbières », veille. Leurs enfants, Jeanne et Pierre, 17 et 15 ans, aussi. Pour cette famille, dont le destin épouse celui de la France depuis un millier d'années, rien ne semble impossible. Avec son cinquième roman, Guillaume Sire signe une manière de conte dont les accents mythologiques épousent à merveille le réalisme du récit. Dans *Les Contreforts*, on part à la recherche d'un trésor caché, on se souvient de la rencontre entre le jeune baron Pierre et une démonsse baptisée Loghauss, on se bat contre les puissants. La nature s'emballe, le tragique s'invite. Il faudra quitter le royaume de l'enfance et ses légendes sans sacrifier l'espérance. Miracle accompli par Jeanne et son créateur, Guillaume Sire, romancier virtuose. C. A.



LE POIDS DU PLOMB

Bellissima, de Simonetta Greggio, Stock, 288 p., 20 €.

L'Italie n'est pas seulement le pays de la dolce vita. C'est aussi celui de la violence. Mussolini, le fascisme, les années de plomb, les Brigades rouges, la Mafia, tout un peuple a eu peur. La peur, Simonetta Greggio connaît ce sentiment, peut-être plus que n'importe qui. Tandis que son pays s'enflammait, elle a subi la brutalité d'un père. Tandis que son pays saignait, elle a pris des coups, son cœur en gardera pour toujours les stigmates. Ce roman autobiographique, plein de fureur et pourtant plein de grâce, revient sur son adolescence marquée à jamais par le silence, les secrets, le sien et celui des autres, ce refus de la vérité qui l'ont un jour poussée à quitter définitivement l'Italie et sa famille. En mêlant la grande Histoire à ses propres souvenirs, l'écrivain tente de comprendre ce moment de bascule : comment son pays, comment son père, en sont arrivés là, pourquoi soudain elle ne les a plus reconnus. Ce texte baigné de larmes, mais plein d'amour, émouvant et parfois terrible, est à l'image de ce pays éprouvé, dont le passé est évoqué avec une désespérante lucidité, et d'une Italienne blessée, qui devront trouver, ensemble, un chemin vers la réconciliation. L. C.



NAISSANCE D'UN CHEF-D'ŒUVRE

Les Bourgeois de Calais, de Michel Bernard, La Table Ronde, 192 p., 20 €.

Dans la lignée de ses remarquables *Les Forêts de Ravel* ou *Deux remords de Claude Monet*, Michel Bernard nous plonge avec *Les Bourgeois de Calais* dans l'intimité d'un grand artiste emblématique du génie français. Le récit de la longue et douloureuse création de l'œuvre d'Auguste Rodin, qui donne son titre au roman, est aussi celui de l'amitié entre le sculpteur et le commanditaire du monument : Omer Dewavrin, notaire et maire de Calais au moment de leur rencontre en 1884. Dix années s'écouleront avant que l'hommage aux six bourgeois de Calais, qui se livrèrent au roi d'Angleterre afin que leurs concitoyens fussent épargnés au début de la guerre de Cent Ans, ne voie le jour. Querelles politiques et esthétiques, problèmes de financement et même une épidémie de choléra frappant Calais ne viendront à bout de la persévérance des deux hommes. Une nouvelle fois, Michel Bernard rend extraordinairement vivantes et attachantes des figures du passé au-delà des images d'Épinal. Avec la foi et les intuitions du romancier, il démontre brillamment que l'histoire ne s'écrit pas seulement dans le marbre des manuels, que ses figures et ses épopées traversent les époques pour nous parler et nous émouvoir. C. A.

